



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

La femme au dix-huitième siècle

**Goncourt, Edmond de
Goncourt, Jules de**

Paris, 1907

II. La société. - Les salons

[urn:nbn:de:hbz:466:1-47396](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-47396)

II

LA SOCIÉTÉ — LES SALONS

Trois époques apparaissent dans la société du dix-huitième siècle. Trois évolutions de son histoire attribuent trois formes à son esprit social et lui imposent trois modes. Le commencement du règne de Louis XV, la fin de ce règne, le règne de Louis XVI apportent au monde qu'ils transforment et renouvellent successivement le changement de trois âges. Et c'est la physionomie de ces trois âges qu'il faut étudier d'abord. Mais où la saisir ? où la prendre ? Le livre nous donnera-t-il le dessin, la nuance, le ton général qui peint un monde et le fait revivre ? Trouverons-nous dans les Mémoires cette âme extérieure d'une société, son expression animée, sa représentation vivante ? Non. Il sera temps tout à l'heure de leur demander des souvenirs, des portraits, tout ce qu'une réunion d'hommes et de femmes laisse de bruits éphémères et de fugitives

images. Mais pour entrer dans la société du dix-huitième siècle, pour la toucher du regard, ouvrons un carton de gravures, et nous verrons ce monde, comme sur ses trois théâtres, dans le salon de 1730, dans le salon de 1760, dans le salon de 1780.

Ici, dans le premier salon, le monde est encore en famille. C'est une assemblée intime, un plaisir qui a l'apaisement et l'heureuse tranquillité d'un lendemain de bal. Dans la pièce large et haute, entre ces murs où les tableaux montrent des baigneuses nues, sur les ramages des panneaux de soie, sur les lourds fauteuils aux bras, aux pieds tordus, près de cette cheminée où flambe un feu clair et d'où monte la glace sortant d'une dépouille de lion et couronnée de sirènes, il semble que l'œil s'arrête sur un *Décameron* au repos. Ces femmes qui se chauffent, un bichon sur les genoux, celles-là qui penchées, feuillettent d'un doigt volant, d'un regard errant, un cahier de musique, celles-là qui font une reprise d'*hombre*, indolentes au jeu et à demi-rieuses, jusqu'à la jeune personne qui retournée sur sa chaise s'amuse à agacer un chat avec un peloton de fil, tout ce tableau fait songer à ces paradis de Watteau qui n'étaient que l'idéal d'un salon français : même douceur, même paix, même coquetterie du maintien, même sourire de l'heure présente. La noblesse vient seulement de « s'enversailler » ; et l'on trouverait encore dans ce salon bien clos et dans ce passe-temps d'hiver un souvenir de la vie de château. Et pourtant la vie du dix-huitième siècle est déjà com-

mencée ; voilà le caprice de ses modes, les galants négligés des femmes piqués de fleur sur fond blanc, les toques, les plumes, les colliers de fourrure. Sur les livres on croirait entendre voltiger un esprit qui vient de Boccace et qui va à Marivaux. Puis çà et là, près de cet homme enveloppé d'un manteau qui semble un domino, au coin d'un fauteuil, sur le tapis d'Orient on pose la bourse de velours du jeu, un masque pend ou repose, le masque de la Régence, noir aux joues, blanc à la bouche, comme le masque d'Arlequin, — le masque du Bal et de la Folie que vont prendre aux nuits de Venise les nuits de Paris (1).

Le second salon du siècle, le voici tout brillant, tout bruyant. Le brocart se retrouse en portières aux portes du fond. Les amours jouent et folâtrant au-dessus des portes. Des médaillons de femmes sourient dans les trumeaux. Des rosaces du plafond descendent les lustres de cristal de Bohême, rayonnant de bougies. Les feux des bras se reflètent dans les glaces. La vaisselle de Germain et les pyramides de fruits apparaissent sur le buffet, par une porte ouverte. C'est le plaisir dans sa vivacité, c'est le Bal. Le tambourin, la flûte, la basse et le violon jettent leurs notes mariées du haut d'une estrade. Les souliers de satin glissent sur le parquet losangé, les colliers sautent sur les gorges, les bouquets fleurissent les robes, les montres battent à la ceinture, les dia-

(1) *L'Hiver*, peint par N. Lancret, gravé par J.-P. le Bas.

mants étincellent dans les cheveux. Au milieu du salon, la danse noue les couples, noue les mains dégantées : les sveltes cavaliers font volter contre eux les danseuses légères ; les dentelles se chiffonnent contre les manchettes de fourrure que Lauzun se taillera dans le manteau des princesses polonaises. La causerie voltige et sourit. Les femmes s'éventent et se parlent à l'oreille. Les cordons bleus, les chevaliers de l'Ordre, penchés sur les fauteuils, font leur cour aux jeunes mariées. Près du feu, la vieille se retrouve et s'amuse de ses souvenirs en tendant à la flamme la semelle de ses mules, et en laissant tomber des oranges dans la main des enfants. Joie voluptueuse ! Fête enivrante et délicate ! Le peintre qui nous en a laissé cette image délicieuse semble avoir fait tenir dans un coin de papier la danse, l'amour, la jeunesse du temps, ses nobles élégances, la fleur de toutes ses aristocraties, à leur moment de plein épanouissement, à leur heure de triomphe (1).

Entre ce salon du temps de Louis XV et un salon du temps de Louis XVI, il y a la différence des deux règnes. Le salon du temps de Louis XV paraissait ouvrir sur le présent, le salon du temps de Louis XVI ouvre sur l'avenir. Ses murs, son architecture, s'attristent comme la cour et comme la société, par la réforme, le sérieux, la roideur. Des amours jouent bien encore au plafond, mais ils paraissent laissés là,

(1) Le *Bal paré*, dessiné par A. de Saint-Aubin, gravé par Duclos.

oubliés comme des génies du passé; et déjà les pilastres se profilent droits à côté du cintre nu des glaces. Et dans ce grand salon où deux chiens seulement mettent du bruit, ce n'est plus la danse, ce n'est plus un étourdissement. Vous ne verrez plus de couples, mais des groupes, formés çà et là; à une table de jeu, deux femmes jouent contre un homme, et se retournent pour consulter en montrant leurs cartes; à une table de trictrac, une femme tenant le cornet joue avec un abbé. Contre la cheminée, une femme cause. Auprès de la fenêtre, une jeune femme lit un livre (1). C'est encore la société, mais ce n'est plus le plaisir. Il y a déjà, dans ce salon, l'air de 1788 et de 1789; la causerie y prend des attitudes de dissertation, le jeu y semble du temps gagné contre l'ennui, la lecture met sa gravité sur le front de la femme. On attend, on se prépare, on écoute, et si l'on rit, c'est de Turgot. Jeux, lectures, groupes détachés, froideur, sécheresse, tout me montre dans ce salon, peint par Lavreince, une société disgraciée et qui s'assombrit, un salon de Chanteloup, par exemple, mais où M^{me} Necker aurait pris la place de M^{me} de Choiseul.

Les deux plus grands salons de Paris au dix-huitième siècle étaient deux petites cours : le Palais-Royal et le Temple.

Le Palais-Royal était ouvert à toutes les personnes

(1) *L'Assemblée au salon*, peint par Lavreince, gravé par Dequevauvilliers.

présentées, qui pouvaient y venir souper sans invitation tous les jours de représentation d'Opéra. Ce jour-là, toute la bonne compagnie y passait et s'y succédait. Les *petits jours* une société intime entourait la table. Cette société se composait à peu près de vingt personnes qui, invitées une fois pour toutes, pouvaient venir quand il leur plaisait, et qui le soir, allant et venant dans le salon, promenaient d'un bout du salon à l'autre la gaieté, la vivacité d'une conversation piquante. A ces réunions libres et charmantes, l'on voyait le plus souvent M^{me} de Beauvau, M^{me} de Boufflers, M^{me} de Luxembourg, M^{me} de Ségur, mère et belle-fille, la baronne de Talleyrand, avec son joli visage vieillot, et la marquise de Fleury. Le haut du salon était tenu par une dame d'honneur de la duchesse de Chartres, M^{me} de Blot, qui devait sa grande place au Palais-Royal à une passion du duc d'Orléans que sa victorieuse résistance avait changée en amitié tendre et respectueuse. Des traits charmants, la fraîcheur du teint, la légèreté de la taille, des dents un peu longues, mais éclatantes de blancheur, la nuance de cheveux la plus agréable, un art de parure remarquable (1), toutes sortes de grâces, de celles qui survivent à la première jeunesse et en donnent comme le dernier parfum, valaient à M^{me} de Blot les hommages de tous. Sage dans une cour qui ne s'était point piquée de retenue, elle se faisait pardonner la sagesse par la gaieté, la vertu par l'amabi-

(1) Mémoires du baron de Besenval. Baudoin, 1821, vol. I.

lité. Elle rachetait sa bonne réputation par un naturel et un enjouement qui s'effacèrent du jour, dit-on, où elle lut Clarisse, pour faire place à un fond de sentimentalité jusque-là cachée, à de grandes affiches, à de longues thèses de sensibilité, au plus fin galimatias de la pruderie. Elle imagina de porter à son cou en miniature la façade de l'église où son frère avait été enterré : elle eut le bel esprit du cœur, et elle devint une précieuse de vertu. Auprès de M^{me} de Blot, la vicomtesse de Clermont-Gallerande s'abandonnait à tout ce qu'elle pensait, s'échappait en saillies, en plaisanteries, amusait, déridait, emportait le rire, non par l'esprit qu'elle avait, mais par celui qu'elle rencontrait, par la fantaisie de l'humeur, les changements de caractère, la vivacité des impressions, le mouvement des idées, le jet imprévu et l'heureux hasard des paroles. Puis venait cette femme à talents, la fée de la Pédanterie : M^{me} de Genlis.

A ces femmes se joignaient d'autres femmes, moins jeunes en général, et qui avaient été attachées à la feuë duchesse : M^{me} de Barbantane, qui, au dire de son intime ennemie, ne possédait plus de ses charmes passés qu'un nez rouge, une tournure commune, et une réputation assez bien établie de sagesse et d'esprit ; M^{me} la comtesse de Rochambeau, agréable vieille femme qui se rajeunissait rien qu'en souriant, et dont la mémoire était toute pleine d'amusantes anecdotes ; la vieille comtesse de Montauban, qui donnait à la société le spectacle comique de sa gourmandise, de ses étourderies et de son

amour effréné du jeu. Mais une femme faisait surtout l'amusement et la distraction du Palais-Royal : c'était la marquise de Polignac, qui devait à sa laideur, à sa figure de vieux singe, à la brusquerie de ses manières et de ses plaisanteries, à l'audace de sa langue, une réputation d'originalité qu'elle semblait prendre à tâche de justifier. Recherchée pour le plaisir qu'elle donnait, cajolée pour son esprit, que l'on craignait un peu, quoiqu'il eût plus de malice que de méchanceté, elle avait habitué les salons à ses grogneries, dont elle était la première à plaisanter, à son vieil amour pour le comte de Maillebois qu'elle avouait si vaillamment et dont elle proclamait si haut le ridicule. Elle avait imposé à ses amis ses brutalités de mauvaise humeur, ses boutades, ce ton qui tranchait si singulièrement sur la politesse générale et monotone, ce tour populaire, cette crudité des mots avec laquelle elle relevait ses pensées et qui lui faisait répondre à une personne s'extasiant sur la vivacité de M^{me} de Lutzelbourg, la femme de soixante-huit ans la plus active de France : « Oui, elle a toute la vivacité que donnent les puces (1). »

Au milieu de ce salon, M^{me} la marquise de Fleury, qui partageait avec la baronne de Talleyrand l'amitié intime de la duchesse de Chartres, paraissait comme une jeune Folie, avec son beau visage, ses yeux admirables, sa fureur d'enfantillages, cette

(1) Mémoires de M^{me} de Genlis, vol. II et vol. IX. (Souvenirs de Félicie.)

fièvre d'imaginaires extraordinaires et de soudaines extravagances qui tout à coup chez M^{me} de Guéménée au sortir de la cour lui faisait ôter son panier, sa robe, et ne lui laissait pour toute la soirée que son *corps*, sa palatine et un petit jupon de basin sur lequel ballottaient ses deux poches. Espiègle enragée qui faisait dire à Walpole : « Que fait-on de cela au logis ? » la duchesse de Fleury avait, sauf l'esprit d'ordre, tous les esprits, de l'esprit de mots qui se moquait de tout et de l'esprit d'idées qui ne respectait rien. Lorsque d'Alembert à la retraite de Turgot parlait avec éloge du furieux abattis qu'avait fait le ministre dans la forêt des préjugés, elle ripostait à la grosse phrase du philosophe : « C'est donc pour cela qu'il nous a donné tant de *fagots* (1). » Une autre fois, soutenant contre M^{me} de Laval les droits de la noblesse attaqués par Turgot : « Vous m'étonnez, — disait-elle à M^{me} de Laval en défendant la noblesse française avec une parole d'un orgueil tout castillan, — quelque respect que j'aie pour le Roi, je n'ai jamais cru lui devoir ce que je suis. Je sais que les nobles ont fait quelquefois des souverains : mais quoique vous ayez autant d'esprit que de naissance, je vous défie, Madame, de me dire le roi qui nous a fait nobles (2). »

Il est au musée de Versailles un tableau où un petit maître à peu près inconnu nous a laissé comme

(1) Mémoires secrets de la République des lettres, vol. IX.

(2) Correspondance littéraire, philosophique et critique de Grimm. Paris, 1829, vol. 9.

une miniature de ce grand salon : le Temple. Voilà ce beau et clair salon, aux boiseries blanches, aux lignes droites ; entre les hautes fenêtres aux rideaux de soie rose, on aperçoit des arbres et du ciel ; des portraits de femmes sourient au-dessus des portes ; dans un angle, une gaine de bois doré se dresse où l'heure se balance ; et c'est, avec des bras qui se tordent au bas des glaces, tout l'or qui paraît : nous sommes chez le prince de Conti, dans le salon des *Quatre glaces*. Et toutes ces petites figures, debout ou assises sur les fauteuils de tapisserie à fond blanc, passant, marchant, ou se reposant, ont un nom et font repasser devant nos yeux le souvenir d'une femme, son ombre, sa robe même. Ici c'est la princesse de Beauvau habillée de violet tendre, un fichu noir au cou. Celle-là, qui laisse traîner derrière elle la queue de son ample robe rouge, cette vieille grande dame de si belle mine sous son petit bonnet rabattu par devant, est la comtesse d'Egmont, la mère. Non loin de la maréchale de Luxembourg en robe de satin blanc garnie de fourrure, M^{lle} de Boufflers, les cheveux à peine poudrés, vêtue de rose, les épaules couvertes de gaze blanche, apparaît dans la vapeur d'un matin de printemps. La maréchale de Mirepoix en noir porte une fanchon sur la tête, et au cou un fichu blanc bouffant attaché à la ceinture. La dame en pelisse bleu de ciel à fourrures est M^{lle} de Vierville. Cette charmante femme au bonnet blanc et rose, au fichu blanc, à la robe d'un rose vif, au tablier à bavette de tulle uni

mettant sur le rose la trame blanche d'une rosée, cette jolie servante qui sert de ce plat posé sur ce réchaud, s'appelle la comtesse de Boufflers. N'oublions pas là-bas, auprès du guéridon, cette femme en robe de soie rayée de blanc et de cerise, M^{lle} Bagarotti, dont le prince de Conti payera les dettes. Mais au milieu de toutes il en est une qui appelle le regard : c'est cette petite personne qui passe, au premier plan du tableau, portant un plat, tenant une serviette. Avec son petit chapeau de paille aux bords relevés, ses rubans d'un violet pâle au chapeau, au cou, au corsage, aux bras, son fichu blanc, sa robe d'un gris tendre, son grand tablier de dentelle, elle semble une bergère d'opéra sur le chemin du petit Trianon : c'est la comtesse d'Egmont jeune, née Richelieu. Ça et là entre les femmes, au milieu d'elles, on voit aux tables ou la main sur le dossier d'une chaise, le bailli de Chabillant et le mathématicien d'Ortous de Mairan, les comtes de Jarnac et de Chabot, le président Hénault, dont le vêtement noir se détache d'un paravent de soie rose à fleurs, Pont de Vayle, le prince d'Hénin, le chevalier de la Laurency, et le prince de Beauvau qui lit une brochure. Le maître de la maison lui-même, si connu pour sa répugnance à se laisser peindre, est là représenté : par grande faveur, il a permis au peintre, pour que le tableau fût complet, de montrer sa perruque et de le faire ressemblant de dos, tandis qu'il cause avec Trudaine. Du côté du prince de Conti un clavecin est ouvert que touche un enfant tout petit

sur un grand fauteuil : cet enfant sera Mozart. Et près de l'enfant, Jélyotte chante en s'accompagnant de la guitare. Salon de plaisir, de liberté et d'intimité sans façon : de la musique, des chiens et point de domestiques, c'est l'habitude de ces fêtes familières du prince de Conti, dont les thés à l'anglaise sont si joliment servis par des femmes en tablier, coupant les gâteaux, allumant le feu des bouilloires, versant à boire, portant les plats, et dont les soupers même se passent de livrée, grâce aux *servantes* placées sous la main des convives aux quatre coins des tables.

De cette société du Temple, l'âme était la maîtresse du prince de Conti : la comtesse de Boufflers. Le prince de Conti avait commencé à la connaître auprès de sa sœur la duchesse d'Orléans, dont elle était dame d'honneur. Les années avaient resserré cette liaison, et le temps ajoutant à l'habitude ce qu'il ôtait à l'amour, le commerce du prince et de la comtesse était devenu, par l'intimité aussi bien que par l'aveu public, une sorte de ménage où la constance faisait oublier le scandale, et dont le bonheur était comme la décence.

Cette femme qui était la moitié de la vie du prince de Conti, à laquelle il consacrait toutes les heures qu'il ne donnait pas à la chasse, cette reine de l'Île-Adam, l'*Idole* du Temple, madame de Boufflers passait pour être la personne la plus aimable du monde. Elle avait de l'esprit, beaucoup d'esprit, et un esprit à elle, neuf, vif, brouillé parfois avec le bon sens

par horreur naturelle du lieu commun, mais toujours piquant et décisif, donnant dans la contradiction l'accent d'une âme rebelle à plier et d'une personnalité libre. Sa causerie était surtout charmante et brillante quand elle jouait avec des thèses déraisonnables : le paradoxe donnait alors à sa parole un feu, un caprice, un imprévu, toute l'heureuse audace des causes désespérées. Gaie de la gaieté qu'elle répandait, heureuse d'amuser, à l'aise et bienveillante, sachant rendre l'attention, elle donnait à l'esprit des autres un sourire si joli, si bien placé, que tous le recherchaient comme une approbation de la grâce, et qu'une cour de jeunes gens et de jeunes personnes entouraient cette femme de quarante ans conservant sur son visage sa jeunesse de vingt ans.

A l'agrément que la comtesse de Boufflers apportait au salon du prince de Conti se joignait le charme d'une jeune et jolie femme, sa belle-fille, la comtesse Amélie de Boufflers. Celle-ci avait dans toute sa personne un tel air de candeur, de douceur, d'ingénuité, d'enfance, que l'on retrouve ses traits dans ce portrait d'une femme appelée avec le petit style du temps « le modèle des grâces mignardes, de la démarche enfantine, de tout ce qui fait chérir une femme comme un bijou ». Mais cette candeur cachait bien de la finesse ; cette naïveté, ce rôle d'ingénue, dont s'enveloppait la jeune comtesse de Boufflers, couvraient une ruse savante, un raisonnement aiguisé, une intelligence prompte aux

reparties déconcertantes. Souvent elle donnait à sa belle-mère de cruelles contrariétés; mais comme elle les rachetait, comme elle se les faisait vite pardonner avec ces mots délicieux et soudains, si profonds dans la délicatesse, qui lui sortaient de l'esprit et qu'on eût dit partis de son cœur! « Je crois toujours qu'il n'est que votre gendre », répondait-elle un jour à la mère de son mari qui lui faisait reproche de la façon dont elle parlait du jeune comte de Boufflers. Une autre fois, pour désarmer sa belle-mère et rentrer de vive force dans ses tendresses, elle eut un mot, un cri presque sublime. On jouait à un jeu fort à la mode un moment, le jeu des Bateaux, dans lequel, vous supposant prêt à périr avec les deux personnes que vous aimiez ou que vous deviez aimer le mieux, sans pouvoir en sauver plus d'une, on avait la très méchante indiscretion de vous demander quel choix vous feriez. Le bateau rempli par sa belle-mère et par sa mère, qui ne l'avait point élevée et qu'elle avait à peine connue, on demandait à la comtesse Amélie qui elle sauverait: « Je sauverais ma mère, et je me noierais avec ma belle-mère! » — Et c'était encore une femme à talents. Elle avait la plus jolie voix, et sa harpe était un des enchantements des petits concerts que présidait le prince de Conti (1).

Aux hommes, aux femmes représentés par Olivier dans le tableau de Versailles, que l'on ajoute la du-

(1) Mémoires d'un voyageur qui se repose, par Dutens. Paris, 1806, *passim*. — Souvenirs de Félicie.

chesse de Lauzun, la princesse de Pons, madame d'Hunolstein, la comtesse de Vauban, le vicomte de Ségur, le prince de Pons, le duc de Guines, l'archevêque de Toulouse, l'on aura les noms et les figures de la société intime du prince de Conti. C'est le fond de ce petit monde, ce sont les habitués de tous les jours, les amis de la maison garnissant les deux tables de ce grand salon à alcôve, peint dans un autre tableau d'Olivier, où le style de la Renaissance rayonne sourdement sur fond d'or, où la nappe retombe sur les touches du clavecin résonnant (1).

Mais le Temple avait ses grandes réceptions. A ses soupers du lundi passaient tous les hommes et toutes les femmes de la cour. Un monde de cent cinquante personnes emplissait les salons ; jours de foule. Un soir, devant la presse, la marquise de Coaslin faillit rebrousser chemin, et comme le prince de Conti se moquait de sa prétendue timidité : « Jugez-en, Monseigneur, lui dit-elle, j'avais tellement perdu la tête que j'ai fait la révérence à M***, » — et elle désignait un de ses ennemis (2).

Dans une autre maison princière qui semblait réserver toutes ses magnificences de réception pour Chantilly, à l'hôtel Condé, deux grands bals étaient donnés pendant l'hiver de 1749, l'un paré, dont les femmes de la finance étaient exclues pour ne pas nuire, dit un journaliste du temps, « aux beautés d'épée » ; l'autre masqué, où l'on invitait une dou-

(1) Voyez à Versailles le souper du prince de Conti, par Olivier.

(2) Souvenirs de Félicie.

zaine de filles de *par le monde* pour animer la fête et relever par le contraste la vertu des duchesses (1).

Que l'on remonte au commencement du siècle, les soupers du Régent au Palais-Royal, les nuits de la duchesse du Maine, les fêtes données à l'Ile-Adam, à Chantilly, à Berny, et qui n'approchent point de celles que le siècle verra aux mêmes lieux, c'est à peu près tout le bruit du plaisir, c'est presque tout le mouvement de la société. Dans le peu de documents qui nous restent sur ce temps, à peine si çà et là l'on retrouve la place d'un endroit de réunion où le monde se rassemble, où les esprits s'apparcellent, le souvenir d'une maison qui ait été un centre de rencontres, de conversations, le rendez-vous et le lien d'une famille d'intelligences ou de caractères. Les plaisirs, les fêtes, les grands dîners, les grands soupers, les hospitalités larges, les réceptions qui dépassent le cercle de l'intimité, semblent réservés à la cour et aux princes. Si parfois on les rencontre encore à Paris, ce n'est plus que dans des salons sans passé, sans histoire, sans goût, dans des hôtels de quelques financiers et de *mississippiennes* passées subitement de la *grisette* à l'étoffe d'or et des colliers d'ambre aux colliers de perles (2). Et devant ce monde qui fait une débauche de la richesse, une orgie du luxe, il s'échappe, au milieu de la Régence, une grande plainte des femmes déli-

(1) Les Cinq Années littéraires, par Clément. Berlin, 1755, vol. I.

(2) Mercure de France. Juillet 1720.

catés sur la disparition de ces maisons où il était permis autrefois de penser et de parler : les regrets vont à l'hôtel de Rambouillet, à ces entretiens d'où l'on sortait, comme des repas de Platon, l'âme nourrie et fortifiée (1).

Ce que le dix-huitième siècle appellera « le monde » n'existe pas encore pour la société française. Le Versailles de Louis XIV absorbe encore tout; et il faut attendre jusqu'au milieu du règne de Louis XIV pour que la vie sociale, se détachant de ce point unique et retombant sur elle-même, reflue à Paris, s'élançe, se ramifie, batte partout, circule dans mille hôtels. Alors seulement apparaît dans son agrément et dans sa force, dans sa splendeur et dans son élégance, épanoui, multiple, ce grand pouvoir du temps qui devait finir par annihiler Versailles : le salon.

Les femmes célèbres de la Régence, les plus brillantes, les plus adorées, M^{me} de Prie, M^{me} de Parabère, M^{me} de Sabran, ne laissent point derrière elles la tradition d'un salon. Elles manquent de cette immortalité que donnera bientôt à la moindre des femmes la réunion d'une société, l'entour de quelques noms autour de son nom, l'accompagnement de sa mémoire par la mémoire de ses amis et de ses hôtes. — A cette première heure du dix-huitième siècle, où les mœurs du temps s'ébauchent dans la grossièreté, quels sont les salons ?

(1) *Réflexions nouvelles sur les femmes, par une dame de la cour. Paris, 1727.*

C'est la misérable maison de la vieille marquise d'Alluys, maison d'affaires et de toutes sortes d'affaires, où le Paris galant, les gens gais, les amants, les ménages viennent déjeuner à midi de boudins, de saucisses, de pâtés de godiveau, de marrons arrosés de vin muscat, assaisonnés de toutes les nouvelles scandaleuses du jour (1). Ce sont quelques autres pauvres maisons, gênées, ruinées par le système, presque affamées, pareilles à cette maison de la princesse de Léon, où la matinée se passe à obtenir des marchands, à force de diplomatie, le souper du soir. Et ce n'est point là un fait exceptionnel ou exagéré : chez la maréchale d'Estrées, à un souper maigre, le souper n'était pas servi, parce que la marchande de beurre avait refusé de faire crédit (2).

Si l'on excepte deux ou trois bureaux d'esprit, les livres, les anecdotes, les mémoires ne nomment guère dans la première moitié du siècle d'autres salons dignes de ce nom, d'autres maisons ouvertes que l'hôtel de Sully, où l'on voyait à côté de Voltaire M^{me} de Flamaréens et sa touchante beauté, M^{me} de Gontaut et sa beauté piquante (3); l'hôtel de Duras, qui mêlait habituellement les plaisirs de l'esprit aux plaisirs du bal et de la table (4); et l'hôtel de Villars, rempli jusqu'à la mort de la ma-

(1) Mémoires complets et authentiques du duc de Saint-Simon. Hachette, 1858, vol. 17. — Mémoires et Journal inédit du marquis d'Argenson. Jannet, vol. II.

(2) Mémoires du président Hénault. Dentu, 1855.

(3) Id.

(4) Revue rétrospective. Chronique du règne de Louis XV, 1743.

réchale en 1763 par toutes les personnes de la haute société, grand salon où M^{me} de Villars mettait le charme de son visage admirable, le charme de ce ton que la cour seule donnait et que le temps ne reconnaissait qu'à celles qui y avaient vécu (1). Il ne faut pas oublier les soupers de M^{me} de Chauvelin, où les sept femmes assises à sa table une nuit de 1733 étaient représentées, dans un vaudeville qui courut Paris, sous la figure des sept péchés capitaux : M^{me} la vidame de Montfleury représentait l'Orgueil; M^{me} la marquise de Surgères, l'Avarice; M^{me} de Montboissier, la Luxure; M^{me} la duchesse d'Aiguillon, l'Envie; M^{me} de Courteille, la Colère; M^{me} Pinceau de Luce, la Paresse (2).

Vers les derniers mois de l'année 1750, se fondait à Paris un salon qui allait être, pendant toute la seconde moitié du dix-huitième siècle, le premier salon de Paris, le salon de l'ancienne M^{me} de Boufflers, de la toute nouvelle maréchale de Luxembourg. Rien n'était épargné par la maréchale pour en faire le centre d'un siècle d'intelligence. Jalouse du bruit, de l'influence de l'hôtel Duras, de l'agrément que lui donnait Pont de Veyle, elle imaginait de décider la duchesse de la Vallière, son amie intime, à donner congé à Jélyotte pour s'attacher le comte de Bissy; et le comte de Bissy, qu'elle faisait entrer à l'Académie par le crédit de M^{me} de Pompadour, devenait

(1) Mémoires de Hénault.

(2) Mémoires du comte de Maurepas. Buisson, 1792.

ce personnage de première nécessité, ce meuble de fondation : l'homme d'esprit de la maison (1). Pourtant le véritable homme d'esprit de ce salon, ce ne fut point Bissy, ce fut la maréchale elle-même, avec son ton si tranché, à la fois sévère et plaisant, ses épigrammes, l'originalité de ses jugements, son autorité sur l'usage, le génie de son goût. Elle appela chez elle le plaisir, l'intérêt, la nouveauté, les lettres, la Harpe, qui venait y lire les *Barmécides*, Gentil Bernard, qui y déclamait son manuscrit de *l'Art d'aimer* (2). Et à ces distractions se joignaient, dernier agrément, la critique frondeuse, une critique qui ménageait si peu les ministres et la famille royale elle-même, qu'un moment il fut fait défense à M^{me} de Luxembourg de paraître à la cour (3).

Là, dans ce salon d'une femme, sous ses leçons, se formait et se constituait cette France si fière d'elle-même, d'une grâce si accomplie, d'une si rare élégance, la France polie du dix-huitième siècle, — un monde social qui jusqu'en 1789 allait apparaître au-dessus de toute l'Europe, comme la patrie du goût de tous les États, comme l'école des usages de toutes les nations, comme le modèle des mœurs humaines. Là se fondait la plus grande institution du temps, la seule qui resta forte jusqu'à la Révolution, la seule qui garda, dans le discrédit de

(1) Mémoires de d'Argenson, vol. III.

(2) Lettres de M^{me} du Deffand, 1812, vol. II. — Correspondance de Grimm, vol. II.

(3) Mémoires de la République des lettres, vol. 18.

toutes les lois morales, l'autorité d'une règle : là se fondait ce qu'on appela *la parfaitement bonne compagnie*, c'est-à-dire une sorte d'association des deux sexes dont le but était de se distinguer de la mauvaise compagnie, des sociétés vulgaires, des sociétés provinciales, par la perfection des moyens de plaire, par la délicatesse de l'amabilité, par l'obligeance des procédés, par l'art des égards, des complaisances, du savoir-vivre, par toutes les recherches et les raffinements de cet esprit de société qu'un livre du temps compare et assimile à l'esprit de charité. Air et usages, façons, étiquette de l'extérieur, la bonne compagnie les fixait; elle donnait le ton à la conversation; elle apprenait à louer sans emphase et sans fadeur, à répondre à un éloge sans le dédaigner ni l'accepter, à faire valoir les autres sans paraître les protéger; elle entraînait et faisait entrer ceux qu'elle s'agrégeait dans ces mille finesses de la parole, du tour, de la pensée, du cœur même, qui ne laissaient jamais une discussion aller jusqu'à la dispute, voilaient tout de légèreté, et, n'appuyant sur rien plus que n'y appuie l'esprit, empêchaient la médiancé de dégénérer en méchanceté toute noire. Si elle ne donnait point la modestie, la réserve, la bonté, l'indulgence, la douceur et la noblesse de sentiments, l'oubli de l'égoïsme, elle en imposait du moins les formes, elle en exigeait les dehors, elle en montrait l'image, elle en rappelait les devoirs. Car la bonne compagnie ne fut pas seulement dans le dix-huitième siècle la gardienne de l'urbanité;

elle fit plus que de maintenir toutes les lois qui dérivent du goût : elle exerça encore une influence morale en mettant en circulation de certaines vertus d'usage et de pratique, en faisant garder un orgueil aux âmes, en sauvant la noblesse dans les consciences. Que représente-t-elle, en effet, dans son principe le plus haut ? La religion de l'honneur, la dernière et la plus désintéressée des religions d'une aristocratie. Tout ce qui est du ressort de l'honneur, c'est elle qui le juge ; tout ce qui y manque, bassesses, vilenies, instincts ou vices qui dégradent, c'est elle qui le punit avec la rigueur et la puissance d'une opinion publique. Et que cette bonne compagnie repousse un homme, qu'elle fasse dire de lui : « On lui a fermé toutes les portes, » voilà une existence perdue.

M^{me} la maréchale de Luxembourg donnait d'ordinaire deux grands soupers par semaine. On citait après ses soupers les soupers de M^{me} de la Vallière, dont le visage céleste, la première fois qu'elle avait paru à la cour, avait arraché ce cri au duc de Gesvres : « Nous avons une Reine (1) ! » M^{me} de la Vallière n'avait point d'esprit pour faire naître le plaisir, mais elle était agréable naturellement, par manière d'être. Indolente jusque dans ses passions, indifférente dans l'amour, et ne consultant pas même son cœur pour le choix de ses amants, elle dut à des qualités passives, à des vertus

(1) Souvenirs de Félicie.

de société un peu froides, à la paix de son humeur, à la mollesse de ses affections, à la douceur de ses antipathies, un certain charme tranquille qui, joint à de grandes et excellentes façons de maîtresse de maison (1), remplit pendant tout le siècle son salon du plus beau monde. Venaient ensuite les soupers de M^{me} de Forcalquier, la *Bellissima*, « cette honnête bête obscure et entortillée » qui pourtant eut une fois l'esprit aussi vif que la main. Ce fut ce jour où, ne pouvant se faire séparer sur un soufflet reçu de son mari en tête-à-tête et sans témoin, elle alla trouver le brutal dans son cabinet et au moment de la restitution : « Tenez ! Monsieur, voilà votre soufflet : je n'en peux rien faire (2). » Le monde qui se réunissait chez M^{me} de Forcalquier s'appelait la société du *Cabinet vert*, et c'est dans le *Cabinet vert* que Gresset trouva sa comédie du *Méchant* (3).

On soupaît en compagnie de quelques hommes de lettres chez la princesse de Talmont, l'ancienne amie du Prétendant, la plus originale, la plus extravagante des femmes, qui marquait tout au coin de sa bizarrerie, ses actions, ses paroles, sa tenue, sa toilette et ses repas (4). On soupaît chez cette comtesse de Broglie qui ressemblait à une tempête, et dont la force, la vivacité, les éclats eussent animé,

(1) Correspondance de M^{me} du Deffand avec d'Alembert, etc., Paris, 1809. *Portrait par la marquise de G...*

(2) Correspondance de M^{me} du Deffand, 1809.

(3) Correspondance littéraire, par la Harpe. *Verdière*, 1823, vol. I.

(4) Correspondance inédite de M^{me} du Deffand. Michel Lévy, 1859, vol. I.

au dire de M^{me} du Deffand, douze corps comme le sien. On soupaît chez M^{me} de Crussol. On soupaît chez M^{me} de Cambis. On soupaît chez M^{me} de Bussy. On soupaît chez M^{me} de Caraman, la sœur aînée du prince de Chimay. On soupaît chez la femme qui appelait, avec son temps, le souper, « une des quatre fins de l'homme », on soupaît chez M^{me} du Deffand.

Il y avait les fins soupers du président Hénault, cuisinés par le fameux Lagrange (1), dont les honneurs étaient faits par l'amabilité un peu intéressée de M^{me} de Jonsac, et par l'amabilité empressée, mais un peu commune, de M^{me} d'Aubeterre, la nièce du président (2). Et l'on allait encore aux excellents soupers de cette marquise de Livry si jeune, si naturelle, si vive, qui d'un bout du salon à l'autre, dans le feu d'une discussion, envoyait à la tête du discuteur sa mule, — une vraie pantoufle de Cendrillon (3).

Pendant tout un hiver, l'hiver de 1767, Paris s'entretint d'une fête, de ce fameux bal chinois où l'on avait vu vingt-quatre danseurs et vingt-quatre danseuses en costumes du Céleste Empire, divisés en bandes de quatre hommes et de quatre femmes dont la première était menée par le duc de Chartres et la comtesse d'Egmont. Ce bal, où le prix

(1) Histoire générale du Pont-Neuf en six volumes in-fol. Londres, 1750.

(2) Lettres de la marquise du Deffand, vol. 2 et 3.

(3) Mémoires de M^{me} de Genlis, vol. I.

de la beauté fut accordé à M^{me} de Saint-Mégrin, avait été offert par la duchesse de Mirepoix à M^{me} d'Henin. Nulle femme n'était plus aimée, plus aimable que cette amusante duchesse de Mirepoix, toujours désordonnée, noyée d'embarras d'argent, ruinée par le jeu, perdue de contrariétés et de gêne au milieu de ses cent mille livres de rente (1); et cependant, quand elle s'échappait de Versailles et tombait à Paris, toujours gaie, sans humeur, douce, complaisante, gracieuse à tous, empressée à plaire, ne demandant que des services à rendre, si bonne qu'elle réussissait à faire oublier ses lâchetés à la cour et à remplacer autour d'elle l'estime par la sympathie (2). M^{me} de Mirepoix ne faisait pas seulement danser la cour, elle avait aussi des soupers auxquels M^{me} du Deffand reconnaissait un ton de gaieté et une légèreté de causerie qu'elle se plaignait de ne point retrouver chez elle. Un moment

(1) Walpole a tracé de M^{me} de Mirepoix ce portrait sévère dans sa vérité : « Elle a de la lecture, mais elle le montre rarement, et son goût est parfait. Elle a des manières froides, mais très polies, et elle sait même dissimuler l'orgueil du sang lorrain, sans l'oublier jamais. Personne, en France, ne connaît mieux le monde et personne n'est si bien avec le roi. Elle est fausse, artificieuse et insinuante outre mesure quand son intérêt le demande, mais elle est aussi indolente et peureuse. Elle n'a jamais eu d'autres passions que le jeu et elle y perd toujours. Le seul fruit de son assiduité à la cour et de toute une vie d'artifice est l'argent qu'elle tire du roi pour payer ses dettes et en contracter de nouvelles dont elle se débarrasse aussitôt qu'elle peut. Elle a affiché la dévotion pour devenir *dame du palais de la reine*, et le lendemain cette princesse de Lorraine se laissait voir sur le devant du carrosse de M^{me} de Pompadour. »

(2) Souvenirs et Portraits par M. de Lévis. Buisson, 1813. — Correspondance de M^{me} du Deffand, vol. II.

ces soupers avaient lieu chez M^{me} de Mirepoix tous les dimanches (1) ; et la table n'était pas assez grande pour les neveux, nièces, cousins, cousines, parents, alliés de cette femme de cour qui avait la vocation de l'obligeance et dont le crédit semblait appartenir aux autres.

Un salon rivalisait avec le salon de la maréchale de Luxembourg : le salon de la maréchale de Beauvau. M^{me} de Beauvau était, comme M^{me} de Luxembourg, une maîtresse des élégances et des convenances, un conseil et un modèle des usages du monde. Mais des formes moins cassantes, moins brusques, une noblesse de manières peut-être supérieure, lui donnaient une politesse particulière, et faisaient d'elle une des femmes qui contribuaient le plus à faire regarder Paris comme la capitale de l'Europe par les gens bien nés de tous les pays. C'était une politesse douce, sans sarcasme, encourageant le trouble, rassurant la timidité, communiquant l'aisance par son aisance naturelle (2). Sans être belle, M^{me} de Beauvau avait un visage plaisant par son air ouvert et franc. Mais un charme en elle effaçait tout le reste : son talent de conversation, cet art de causer (3) qui fut sa gloire et son enchantement. Et que de dons elle y apportait, au dire des contemporains : l'élévation

(1) Lettres de la marquise du Deffand, vol. III.

(2) Mémoires de M^{me} de Genlis, vol. I.

(3) Galerie des dames françaises pour servir de suite à la Galerie des états généraux. Londres, 1790. *Desdemona*.

de l'âme, une chaleur qui allait à l'enthousiasme, sans effort, sans affectation, la séduction de la caresse et la force du raisonnement, une logique d'homme maniée par l'esprit délicat d'une femme!

Il y avait encore dans ce salon comme un vieil et pur honneur, comme un éclat des vertus domestiques qui y attiraient le monde. Les sympathies, les respects allaient à cet heureux ménage qui donnait le grand exemple de l'amour conjugal. On aimait et on estimait les Beauvau pour leur noblesse d'âme, leur indépendance, leur dédain de la faveur malgré des alliances qui les mettaient si avant dans la cour, la constance et le dévouement qu'ils montraient en restant attachés à Choiseul disgracié, en soutenant Necker dans toutes les variations de son crédit, en adoucissant la chute à Loménie de Brienne. Le monde accourait donc dans ce salon où il trouvait à côté de M^{me} de Beauvau deux charmantes femmes: l'une, qui n'était pas jolie et qui boitait même un peu, la princesse de Poix, la belle-fille de M^{me} de Beauvau, avait un si beau teint et tant d'esprit sur le visage qu'on ne voyait que cela de sa personne; l'autre, la princesse d'Henin, fille de M^{me} de Mauconseil, mariée au jeune Beauvau, était l'enfant gâtée qu'elle fut toute sa vie, une diabolique petite personne, tournant à tout vent, volontaire, impérieuse, coquette, et se faisant tout pardonner avec un fond de bonté, de gaieté et d'esprit, un esprit d'observation, de finesse et de nuances,

qui trouva de si jolis mots sur la politesse des hommes (1).

C'était une autre maison que celle de la maréchale d'Anville sur laquelle se reportaient la considération acquise par les la Rochefoucauld, l'estime des vertus et de la bienfaisance héréditaires dans ce noble sang, dans cette famille que les dignités, les places n'avaient pu corrompre (2). Continuant ces traditions de charité généreuse, M^{me} d'Anville avait la passion du bien, ou plutôt du mieux public. Son cœur était à toutes les utopies, son esprit à tous les systèmes d'illusion. Amie des philosophes, amie de M^{lle} de Lespinasse que l'on voit si souvent s'asseoir chez elle à ces diners d'une heure d'où la société se levait pour aller à l'Académie (3), M^{me} d'Anville était la femme à laquelle Voltaire s'adressait pour obtenir un sauf-conduit (4), la femme de France qui se montrait la plus dévouée à la fortune de Turgot, à la gloire de ses idées. De ce dévouement, elle ne recueillit guère qu'une caricature la représentant, à la chute du ministre, en cabriolet avec l'ancien contrôleur général, culbutée sur un tas de blé, avec ce mot sur ses jupes : *Liberté, liberté, liberté tout entière* (5).

(1) Lettres inédites de la marquise de Créqui. Introduction par M. Sainte-Beuve. — Vie de la princesse de Poix née Beauvau, par la vicomtesse de Noailles. Lahure, 1855.

(2) Lettres nouvelles de M^{lle} de Lespinasse. Maradan, 1820.

(3) Lettres de M^{lle} de Lespinasse. Collin, 1809, vol. II.

(4) Correspondance de Voltaire. Lequien, 1823, vol. XIV.

(5) Mémoires de la République des lettres, vol. VII.

Les idées philosophiques, l'esprit de l'Encyclopédie trouvaient encore asile et protection chez une autre grande dame qui recueillait l'abbé de Prades et le sauvait de la persécution, chez la duchesse douairière d'Aiguillon (1). Une bouche enfoncée, un nez de travers, un regard fou, ne l'avaient pas empêchée longtemps d'être belle par l'éclat du teint. Massive de corps, elle était lourde d'esprit : le goût lui manquait comme la grâce ; mais dans cette femme qui se dessinait toute en force, la force sauvait tout. Avec une parole inspirée, presque égarée, elle étonnait, elle subjuguait. Son intelligence, sa conversation, ses idées, ses mouvements, sa personne, un signe les marquait : la puissance (2).

Au milieu de tous ces salons de la noblesse où les doctrines nouvelles trouvaient tant d'échos, tant d'applaudissements, la complicité de passions si vives, l'encouragement d'amitiés si chaudes, une femme faisait de son salon le point de ralliement des protestations, des résistances, des colères que les philosophes s'honoraient de soulever. Nous avons de cette ennemie personnelle de l'Encyclopédie, de cette héroïque adversaire du parti philosophique, de la princesse de Robecq, un portrait où l'agonie lui donne comme une canonisation : la gravure où Saint-Aubin l'a représentée la tête sur l'oreiller, à sa dernière heure, lui prête la sainteté de la mort. On la retrouve, on la voit encore dans une mauvaise bro-

(1) Mémoires de la République des lettres, vol. VI.

(2) Correspondance de M^{me} du Deffand, vol. II. — Lettres, vol. I.

chure du temps, sous la figure de l'Humanité, avec la paix au front, de grands yeux bleus sous des sourcils noirs, des cheveux blonds, sereine et douce (1). Pourtant que d'ardeur sous ce visage ! C'est cette femme dont les blasphèmes de la philosophie blessent non point l'esprit, mais le cœur, qui excite la religion aux représailles, qui retourne la satire contre ses maîtres ! La comédie des *Philosophes* s'élabore dans son salon, sous ses yeux : Pallissot l'écrit, la main poussée, pressée par cette mourante de trente-six ans, qui, n'ayant que quelques mois à vivre, anime le pamphlétaire avec ses impatiences, l'échauffe, l'inspire, lui dicte la scène capitale de son œuvre. Et la pièce finie, l'ordre de la jouer obtenu, par un crédit singulier, du ministre des philosophes, de M. de Choiseul, la princesse de Robecq ne demandait plus à Dieu que la grâce de vivre jusqu'à la première représentation, la grâce de mourir en disant : « C'est maintenant, Seigneur, que vous laissez aller votre servante ; car mes yeux ont vu la vengeance (2)... »

Dans le salon d'une dévote plus accommodante, d'une bonne personne un peu précieuse, d'une sœur du duc de Noailles, qui n'avait rien de la hauteur de son rang, chez la comtesse de Lamarck, brillait et coquetait, montrant son petit pied, ses mains délicieuses, une femme de manège et de séduction, l'ancienne M^{me} Pater, toujours jolie sous son nou-

(1) *Le Conseil des lanternes.*

(2) Préface de la comédie des *Philosophes.*

veau nom de M^{me} Newkerque, et qui le sera encore sous le nom de M^{me} de Champcenets.

Parmi les six ou sept grands salons du temps, il ne faut pas oublier le salon de M^{me} de Ségur mère, cette fille naturelle du Régent, qui malgré la vieillesse gardait encore une pointe d'esprit et de gaieté, se plaisait aux jeunes compagnies, et les amusait avec sa mémoire où le passé revenait en riant. Charmante de douceur et d'élégance, sa belle-fille, la femme du maréchal de Ségur, l'aidait à faire les honneurs de son salon (1).

Il existait un salon, le salon de la comtesse de Noisy, dont le grand amusement était la guerre acharnée et spirituelle que s'y faisaient un prince du sang et un lieutenant de police : le prince de Conti et M. de Marville. En sortant de ce salon pour aller patronner le fils de M^{me} de Noisy au bal de l'Opéra, M. de Marville trouvait au bal toutes les filles de Paris, auxquelles le prince de Conti avait fait donner le mot, et qui le saluaient de mille injures. Le lendemain d'une soirée passée chez M^{me} de Noisy, le prince partant de grand matin, incognito, pour une campagne où il était attendu à dîner de bonne heure, trouvait sur toute sa route, à tous les bourgs et villages, les officiers municipaux en grand costume, armés de si longues harangues qu'il n'arrivait qu'à sept heures du soir (2).

Dans un hôtel de la place du Carrousel, la société

(1) Mémoires de M^{me} de Genlis, vol. II.

(2) Paris Versailles et les Provinces. Paris, 1823, vol. I.

trouvait une femme aux traits réguliers et singulièrement belle, M^{ae} de Brionne, une Vénus, comme l'appelait le temps, à laquelle manquait l'air de volupté pris par la comtesse d'Egmont (1), une Vénus qui ressemblait à Minerve. Princesse dans toute l'étendue du mot et avec tous les dehors de l'orgueil, elle était digne, imposante, haute dans son maintien, sévère dans ses manières; et, tenant les gens à distance, elle avait l'air de compter ses regards pour des grâces, ses paroles pour des services, sa familiarité pour des bienfaits. Elle avait l'âme de son visage : la chaleur, la vivacité lui manquaient; mais la sûreté de son jugement, la finesse de son tact, un sens rare acquis dans la pratique des affaires politiques, une facilité de parole qui se montait au ton le plus haut, la constance de son amitié, un mélange de roideur et de grandeur froides, lui valaient les respects du monde qui n'abordait son salon qu'avec une certaine gêne (2). Quoiqu'elle refusât les dédicaces, et qu'elle affichât un dédain de grande dame pour le parfum des vers, si goûté par toute la société qui l'entourait, M^{me} de Brionne offrait souvent aux invités de ses dîners la distraction d'une lecture : c'était chez elle que Marmontel donnait pour la première fois connaissance de ces Contes moraux qui remplissaient de larmes tant de beaux yeux (3).

(1) Mémoires d'un père pour servir à l'instruction de ses enfants, par Marmontel. Paris, an XIII, vol. II.

(2) La Galerie des dames françaises. *Herminie*.

(3) Mémoires de Marmontel, vol. II.

Les dîners, à l'imitation des dîners de M^{me} de Brionne, faisant dans quelques maisons concurrence aux soupers, la mode venait des bals d'après dîners (1). Les plus courus de ces bals étaient donnés par la comtesse de Brienne qui avait apporté à son mari une si énorme fortune; par la marquise du Chastelet, une des femmes les plus estimables de la cour; et par M^{me} de Monaco, qui passait pour belle, en dépit de ses traits aplatis dans une figure trop large (2).

La société se pressait dans les salons d'une autre grande dame, galante à l'excès, et à laquelle le monde prêtait l'archevêque de Lyon, M. de Montazet, Radix de Sainte-Foix (3), et quelques autres (4). C'était du reste la seule générosité du monde à l'égard de cette femme, M^{me} de Mazarin, qu'une mauvaise fée semblait avoir maudite. Belle, le monde qui allait chez elle ne la trouvait que grasse; fraîche, la maréchale de Luxembourg disait qu'elle avait la fraîcheur de la viande de boucherie; riche des plus beaux diamants du monde (5), on la comparait,

(1) Lettres de la marquise du Deffand, vol. II.

(2) Mémoires de M^{me} de Genlis, vol. II.

(3) Correspondance secrète, par Métra, vol. VII.

(4) Mémoires de la République des lettres, vol. VI.

(5) La duchesse de Mazarin laissa à sa mort un des plus riches mobiliers du siècle. Il fallut deux ventes pour le disperser. La première avait lieu le 10 décembre 1781 et était ainsi annoncée : « Catalogue raisonné des marbres, jaspes, agates, porcelaines enrichies, laques, beaux meubles... formant le cabinet de M^{me} la duchesse de Mazarin... par J.-D.-P. Lebrun. » La seconde avait lieu le 27 juillet 1784 : « Notice d'objets rares et précieux provenant de la succession de M^{me} la duchesse de Mazarin. » Ce goût des choses de luxe, des riches *jolités*, était du reste

lorsqu'elle en était chargée, à un lustre ; obligeante et polie, elle passait pour méchante ; spirituelle quand elle se trouvait à l'aise, elle avait la réputation d'être ridicule, et l'usage était de la trouver sotte ; mangeant sa fortune, elle était réputée avare. Beauté, parure, esprit, prodigalité, rien chez cette femme ne trouvait grâce auprès du public, et « son guignon » s'étendait jusqu'à ses fêtes. On avait ri longtemps de cette singulière entrée dans le grand salon de danse, décoré de glaces du parquet au plafond, l'entrée d'un troupeau de moutons savonnés et enrubannés qui devaient défiler à travers un transparent sous la conduite d'une bergère d'Opéra ; fourvoyés, débandés, ils s'étaient précipités dans le salon en troupe furieuse, et quel tumulte ! que de glaces cassées ! que de danseurs et de danseuses culbutés (1) ! L'accident pourtant n'avait point arrêté les fêtes ; et les salons de M^{me} de Mazarin continuaient à être la grande salle de bal de ce siècle dansant, qui suit avec les révolutions de sa danse les révolutions de ses mœurs. Au menuet grave, majestueux, monotone, succèdent les danses vives, animées, volantes. C'est le règne de la contredanse, et l'on danse *la Nouvelle Badine, les Étrennes mignonnes, la Nouvelle Brunswick, la Petite Viennoise, la Belzamire, la Charmante, la Belle Amélie, la Belle Alliance, la*

héréditaire dans la famille. C'était la duchesse de Valentinois, la fille de la duchesse de Mazarin, qui paraissait en 1778 à Longchamps, dans un carrosse de porcelaine.

(1) Mémoires de M^{me} de Genlis, vol. II.

Pauline (1). Mais les figures, les noms même de toutes ces danses, une danse venue de l'étranger va les faire oublier. Toutes se perdent et disparaissent dans le triomphe de l'Allemande, notre seule conquête de la guerre de Sept ans, qui règne sans partage et qui a l'honneur d'être représentée dans le *Bal paré* de Saint-Aubin. Danse charmante, qui n'est qu'enlacement, passage des danseuses sous le pont d'amour formé par les bras des danseurs, dos à dos liés par les mains pressées. Arrivée en France « grossièrement gaie », l'Allemande est renouvelée par les grâces françaises, dès qu'elle touche les parquets de Paris. Débarrassée de la rudesse et de la pesanteur germaniques, elle prend la flexibilité, la mollesse, le liant, et suit la légèreté d'une cadence vive. « Voluptueuse, passionnée, lente, précipitée, nonchalante, animée, douce et touchante, légère et folâtre », l'Allemande dessine toutes les coquetteries du corps de la femme; elle donne occasion à toutes les expressions de sa physionomie (2). Et par l'abandon des

(1) L'énumération des contredanses du dix-huitième siècle ne finirait pas. Le *Répertoire du bal ou Théorie pratique des contredanses*, par le sieur de la Cuisse, maître de danse, 1762, donne, pour quelques années seulement : *la Marquisé*, — *la Mienne*, — *l'Originale*, — *l'Intime*, — *le Tambourin de Daquin*, — *la Bonne Foy*, — *les Moulinets brisés*, — *la Du bois*, — *les Amusements de Clichy*, — *la Fleury*, ou *Amusements de Nancy*, — *les Festes de Paphos*, — *la Bonne Année*, — *la Baudri*, — *les Babilardes*, — *la Belotte*, — *la Cocotte*, — *les Jolis Garçons*. — *la Strasbourgeoise*, — *la Nouvelle Cascade de Saint-Cloud*, — *la Trop Courte*, — *les Caprices*, — *les Plaisirs grecs*, — *la Clairon*, — *la Coaslin*, — *la Marseillaise*, — *la Rosalie*, — *les Échos de Passy*, — *la Roucouleuse*, — *les Quatre Vents*, — *la Gardel*, — *la Tigrée*, — *la Promenade de Mesdames*, etc., etc., sans compter les nouvelles contredanses allemandes.

(2) Almanach dansant, ou Positions et Attitudes de l'Allemande, par

attitudes, par l'entrelacement des bras, par le mariage des mains, par les regards qui se cherchent et semblent se jeter un sourire ou un baiser par-dessus l'épaule, elle unit si agréablement et si mollement les couples que le temps l'accuse d'être un des grands périls de la vertu de la femme (1).

Une femme qui eut le talent de mettre sa grâce dans ses défauts et dans ses faiblesses (2), la princesse de Bouillon, donnait dans son hôtel du quai Malaquais de gais soupers de femmes dont les familières étaient la duchesse de Lauzun, M^{me} de la Trémouille, la marquise de la Jamahique, la princesse d'Henin. Le dessert de ces soupers, au rapport des médisants, était la venue de M. de Coigny, fort occupé de la princesse d'Henin, et la venue de M. de Castries, fort assidu auprès de la princesse de Bouillon (3).

Une cousine de M^{me} de Pompadour, appelée familièrement par la favorite « mon torchon », M^{me} d'Amblimont, donnait à l' Arsenal ces fêtes où M. de Choiseul faisait solliciter M. de Jarente par deux actrices costumées en abbé, qui paraissaient sur le théâtre après avoir attendri le prélat sur leur sort, et jouaient en face de la salle,

Guillaume, maître de danse. *Paris*, 1770. — Principes d'Allemande, par M. Dubois de l'Opéra. *Paris, à l'hôtel des Pompes*.

(1) *La Parisienne en province*. Amsterdam, 1769. — *Les Jeux de la petite Thalie*, par de Moissy. *Paris*, 1769. *Le Menuet et l'Allemande*.

(2) *La Galerie des dames françoises*. *Briséis*.

(3) *Les Petits Soupers et les Nuits de l'hôtel Bouillon au sujet des récréations de M. de Castries, ou de la danse de l'ours*. A *Bouillon*, 1783.

dans les rires, la comédie qu'elles venaient de jouer (1).

Une personne sans méchanceté, mais impitoyablement curieuse et cruellement bavarde, jalouse d'ailleurs de la réputation de femme amusante et piquante, M^{me} d'Husson tenait un salon tout plein d'un bruit d'anecdotes et d'un sifflement de malices : la médisance y jouait avec le scandale. Le monde s'y pressait pourtant, sans se croire obligé d'accorder la moindre considération à la maîtresse de la maison (2).

Chez la comtesse de Sassenage avaient lieu des bals, des fêtes, courus par ce que Paris avait de plus jeune et de plus aimable. Pour s'y montrer, pour obtenir du maréchal de Biron une permission d'abord refusée, Létorière se faisait saigner trois fois en un jour (3).

De jolis soupers étaient les soupers de M^{me} Filleul, gais, animés, enchantés par la beauté naissante, l'enjouement de la jeune comtesse de Seran, et de cette spirituelle Julie devenue plus tard M^{me} de Marnigny (4).

Du bruit, du mouvement, des joies délicates, des fêtes spirituelles, musiques, concerts, spectacles, tous les plaisirs qui vont à l'âme et à l'intelligence, un salon les réunit qui semble la salle de répétition

(1) Mémoires de la République des lettres, vol. IV.

(2) Mémoires de M^{me} de Genlis, vol. II.

(3) Paris, Versailles, etc., vol. II.

(4) Mémoires de Marmontel, vol. II.

des Menus, de l'opéra, de la comédie : c'est le salon de la duchesse de Villeroy, la sœur du duc d'Aumont, premier gentilhomme de la chambre; et ce salon est la femme même, pleine d'affaires, toujoursillante, parlante, agissante, le tintamarre personnel, « un ouragan sous la forme d'un vent coulis (1) », une femme dont le théâtre est la passion, la vie, la fièvre. C'est chez elle qu'on essaye les pièces arrêtées; chez elle que l'on joue jusqu'à des opéras à machines. Elle fait rentrer Clairon au théâtre, elle monte les représentations de la cour, elle y préside, elle ramène *Athalie* à Versailles (2). Au milieu de tout, elle a de l'esprit, un esprit qui prend feu dans la contradiction, des traits qui partent, des mots qui éclatent sur les visages des gens de la cour, toutes sortes de coups de lumière sur les hommes, les ouvrages d'esprit, les opérations des ministres. Il semble qu'elle passe à tout moment de sa mémoire à son intelligence, et de son intelligence à son imagination, sans arrêt, sans repos, toujours ardente, extrême, *hurluberlue*, étourdie sauf dans la haine et la vengeance, échappée d'elle-même à moins qu'elle ne joue la comédie, qu'elle ne parle sentiment, qu'elle ne promette un service, qu'elle n'offre son crédit : alors on lui croirait un cœur, on se jugerait déjà engagé par les liens de la reconnaissance, on penserait

(1) Lettres de M^{me} du Deffand, vol. 1.

(2) Mémoires de la République des lettres, vol. III, V, XIX.

avoir affaire à une protectrice zélée, à une amie généreuse (1).

Quand la duchesse et le duc de Choiseul n'étaient point retenus à Versailles, du temps du ministère du duc, quand, au temps de la disgrâce, ils quittaient Chanteloup et venaient prendre pied à Paris, ils déployaient dans leur hôtel de Paris les magnificences d'une hospitalité princière, presque royale. Leur grande réception n'était point le dîner, qui se composait simplement tous les jours d'une table de douze couverts ; c'était le souper. Dans l'immense galerie qu'une cheminée et deux grands poêles avaient peine à échauffer, sous la lumière de soixante-douze bougies, autour d'une grande table de jeu où l'on jouait à ce jeu du temps fait de toutes sortes de jeux, la *Macédoine*, près d'autres tables plus petites occupées par le whisk, le piquet, la comète, près d'autres où le trictrac faisait son bruit, dans les salons où les billes roulaient sur un billard, dans les salons où l'on s'amusait à lire, se réunissait toute la société du temps, les grands et les petits seigneurs, les plus hautes dames, les plus jeunes, les plus belles (2); véritable cour rangée, pressée autour de cette adorable duchesse de Choiseul, la Raison animée par le feu du cœur, la femme d'esprit la plus tendre du temps, la femme de ministre à laquelle M^{me} de Pompadour reconnaissait le grand

(1) La Galerie des dames françaises. *Cléonic*.

(2) Lettres de M^{me} du Deffand, vol. III.

art de dire toujours la chose qui convient (1), admirable maîtresse de maison, qui sut rester naturelle en ne laissant jamais échapper un mot méchant ou piquant. — Un quart d'heure avant dix heures, Lesueur, le maître d'hôtel, venait jeter un coup d'œil dans les salons; et, au juger, il faisait mettre cinquante, soixante, quatre-vingts couverts. Ces soupers avaient lieu tous les jours à l'exception du vendredi et du dimanche, que le duc et la duchesse se réservaient pour aller chez M^{me} du Deffand ou dans quelque autre intime société (2). L'exemple de cette splendeur superbe, de ce train de maison prodigieux, ruineux, absorbant et au delà les 800,000 livres de rente des Choiseul, apportait un grand changement dans les habitudes du monde: les soupers *priés* passaient de mode; toutes les riches maisons se faisaient gloire de tenir table ouverte à tout venant, — révolution fatale qui devait transformer peu à peu le salon en lieu banal, presque public, où la conversation allait s'éteindre sous le bruit, où la société n'allait plus se reconnaître (3).

A côté de ce salon, M. de Choiseul remplissait un autre salon, auquel présidait son nom, sa gloire, un salon tout occupé de sa personne, tout fier de sa fortune, et tenu par sa sœur, la duchesse de Grammont. Désirable, selon l'expression de Lauzun, mal-

(1) Mémoires de M^{me} du Hausset. Baudouin, 1824.

(2) Mémoires d'un voyageur qui se repose, vol. II.

(3) Mémoires du comte Alexandre de Tilly. Heideloff, 1830, vol. I. Préface.

gré la dureté de ses traits et de sa voix, plaisante sans réputation d'esprit, sans mots à citer (1), M^{me} de Grammont s'attachait les gens par des qualités un peu masculines, et surtout par une étude de politesse, poussée jusqu'à l'infiniment petit du détail, jusqu'à la dernière nuance : jamais elle ne laissait entrer personne dans son salon sans se lever, entamer une conversation debout et la finir avant de se rasseoir (2). Son salon était assiégé dès le matin ; et la maîtresse à peine éveillée, sa porte était poussée par les princes, les plus grands seigneurs, les plus grandes dames. Toute la politique du temps y aboutissait ; tous les secrets de Versailles, jusqu'aux secrets d'État, y tombaient d'heure en heure : ce salon avait le mouvement, l'autorité, les portes secrètes, les profondeurs voilées et redoutables d'un salon de maîtresse de roi. Tout le jour, les gens en place et postés au plus haut de la faveur s'y pressaient, accourant demander des conseils à cette intelligence de femme rompue à la pratique des affaires, soumettant leurs plans, confiant leurs projets à cette exilée volontaire de Versailles, qui, de Paris, touchait à tout ce qu'il y avait de grand à la cour et de caché dans le ministère. Toutefois, si grande que fût dans ce salon la préoccupation de la politique, les lettres n'y étaient pas oubliées, et elles faisaient comme un

(1) *Portraits et Caractères*, par Senac de Meilhan. Dentu, 1813.

(2) *Mélanges extraits des manuscrits de M^{me} Necker*. Pougens, an VI, vol. II.

charmant intermède dans les soupers de vingt-cinq couverts (1).

Dans le salon Brancas, accusé par Grimm de trop rappeler l'hôtel Rambouillet (2), régnait paisiblement cette belle duchesse de Brancas qui à côté de la duchesse de Cossé semblait le repos de la terre à côté de son mouvement (3). C'était la personne la plus sage et la plus paresseuse, la grâce recueillie dans un bon fauteuil au coin du feu.

Une femme spirituelle, mais tourmentée par le désir de montrer de l'esprit, prétentieuse, affectée, et qui faisait par le travail et l'effort de ses grâces le pendant de M^{me} d'Egmont, — on les appelait toutes deux les deux minaudières du siècle, — M^{me} la comtesse de Tessé recevait à Paris, et plus tard à Chaville, dans ce somptueux château dont son ridicule mari portait une vue sur sa tabatière, entourée de ce vers de Phèdre :

Je lui bâtis un temple et pris soin de l'orner (4).

Ce salon de M^{me} de Tessé ressemblait à sa maîtresse : un ton entortillé y régnait, une fausse délicatesse y mettait sa glace. Toutefois, bon nombre de prudes y venaient souper, moins pour la cuisine

(1) Lettres de M^{me} du Deffand, vol. III.

(2) Correspondance de Grimm, vol. VII.

(3) Correspondance secrète, vol. X.

(4) Mémoires de M^{me} de Genlis, vol. I.

du cuisinier vanté par Senac (1), que pour faire dire : « *Elles vont là* (2). »

L'exemple de ces réceptions à la campagne avait été donné par la marquise de Mauconseil dans sa maison de Bagatelle au bois de Boulogne, un joli palais champêtre tout rempli des fêtes, des amusements, des surprises et des changements à vue d'une féerie. Tout Paris avait parlé des fêtes offertes par elle au roi Stanislas en 1756; tout Paris s'entretenait des fêtes qu'elle montait chaque année en l'honneur du maréchal de Richelieu (3), fêtes que Favart imaginait le plus souvent, et dont le scénario remplit deux volumes manuscrits conservés à la bibliothèque de l'Arsenal.

Vers le temps où M^{me} de Tessé s'établissait à Chaville, M^{me} de Boufflers, quittant le Temple à la mort du prince de Conti, ralliait ses amis et son ancienne société dans cette jolie maison d'Auteuil qui faisait l'envie de la princesse de Lamballe. Trois fois par semaine, elle y donnait un grand souper; et, tous les jours, elle y recevait à dîner douze à quatorze personnes (4).

La mère de l'amant de Clairon, M^{me} la comtesse de Valbelle, avait à Courbevoie un salon où la com-

(1) Lettres de M^{me} de Créqui. Potier, 1856.

(2) Mémoires de la République des lettres. *Lettre de feu M^{me} la comtesse de Tessé.*

(3) Mémoires du maréchal duc de Richelieu. Buisson, 1793, vol. VIII. — Mémoires de Favart, 1808, vol. III.

(4) Lettres de M^{me} du Deffand, vol. IV.

pagnie était détestable (1), mais où le jeu faisait oublier la compagnie. On y faisait les plus furieux cavagnols; et toute la nuit, du cercle des femmes en arrêt sur leurs numéros et leurs avantages, tout occupées à *arroser*, l'on n'entendait partir que ces mots: « J'ai joué d'un guignon qui n'a point d'exemple... J'ai perdu la possibilité... J'avais douze tableaux, je ne crois pas qu'ils aient marqué trois fois (2). »

Trouvant qu'il n'y avait plus de gaieté dans les soupers, qu'on n'y buvait plus de champagne, qu'on y périssait d'ennui, que les femmes, au lieu d'y apporter de la gaieté, y mettaient de la gêne et de la contrainte, y répandaient du sérieux, M^{me} de Luxembourg avait imaginé d'organiser des soupers d'hommes (3). En opposition à ces soupers d'hommes, et comme protestation, la comtesse de Custine improvisait des soupers de femmes, fixés aux jours où les maris allaient coucher à Versailles pour chasser le lendemain avec le Roi. Ces soupers se composaient presque exclusivement de la maîtresse de la maison, de M^{me} de Louvois, de M^{me} de Grenay, de M^{me} d'Harville, et de cette M^{me} de Vaubecourt si naïve, si charmante. Qui eût dit qu'elle serait enfermée pour la fin de ses jours dans un couvent, à la suite d'aventures d'éclat (4)?

(1) Lettres de M^{me} du Deffand, vol. II.

(2) Les Bijoux indiscrets. Au Monomotapa.

(3) Lettres de M^{me} du Deffand, vol. II.

(4) Mémoires de M^{me} de Genlis, vol. II.

Une société amusante, jeune et gaie, en tête de laquelle se remarque le cardinal de Rohan, entoure dans sa retraite de l'Abbaye au Bois la marquise de Marigny, la femme du frère de M^{me} de Pompadour, tout heureuse de sa séparation, et des 20,000 livres dont sa pension est augmentée (1). Celle qui fut d'abord Julie Filleul est toujours une des plus jolies personnes de son temps ; et, libre de la jalousie de son mari, débarrassée des ombrages de son amour, des taquineries de sa tendresse, elle semble renaître à la jeunesse, à la gaieté, à tous ces agréments de la raison, de l'esprit, du caractère, qui font grossir autour d'elle le monde de ses amis (2).

M^{me} de Rochefort, « cette bégueule spirituelle », ainsi que l'appelait Baudeau (3), tenait au Luxembourg un salon où les grosses et petites nouvelles de la politique avaient la grande place. C'était une personne réfléchie, d'esprit délicat, d'amabilité douce, savante sans prétention, de grâces un peu effacées, et dont tout le rôle consistait à être l'amie *décente* du duc de Nivernois, « la grande prêtresse de ses admirateurs », disait une femme (4). Pour garder cet hôte assidu de son salon, pour avoir tous les soirs cet esprit caressant et léger qui faisait si bon ménage avec le sien, elle faisait refuser le ministère à M. de Nivernois lors de la mort de

(1) Correspondance secrète, vol. VI.

(2) Mémoires de Marmontel, vol. III.

(3) Revue rétrospective, vol. III.

(4) Lettres de M^{me} du Deffand, vol. I.

Louis XV. Le salon de M^{me} de Rochefort, quand il n'était pas réduit à la petite coterie intime convoquée pour entendre une fable du fabuliste grand seigneur, contenait beaucoup de monde illustre. Aux habitués survivants de l'hôtel de Brancas, les Maurepas, les Flamarens, les Mirepoix, les d'Ussé, les Bernis, se joignaient les relations de la seconde moitié de la vie de l'élégante précieuse, les Belle-Isle, les Cossé-Brissac, le vieux duc, l'ancien gouverneur de Paris, l'antique chevalier que Walpole rencontrait là avec ses bas rouges, les Castellane, M^{mes} de Boisgelin et de Cambis, M. de Keralio qui habitait le Luxembourg. *L'ami des hommes*, le père de Mirabeau, était un familier du salon, un attentionné de la dame du lieu, s'intéressant à ses tortues et aux pannequets de sa table mal cuits. Il y avait beaucoup d'Anglais et d'Anglaises introduits par l'ancien ambassadeur de France en Angleterre, entre autres la sœur de lord Chatam, une Anglaise très-amoureuse de notre France du dix-huitième siècle, et encore des étrangers comme le baron de Gleichen, comme l'original et spirituel Gatti. On entendait dans ce salon l'impérieuse voix de Duclos et la verve endiablée de Diderot qui étonnait si fort le marquis de Mirabeau. Et bon nombre d'évêques et d'abbés étaient mêlés à des femmes comme M^{me} Lecomte vivant publiquement avec Watelet et des chanteuses comme la Billioni. Quelquefois un théâtre se dressait dans une salle, et les acteurs de la comédie italienne représentaient un proverbe du

duc de Nivernois, un proverbe mêlé d'ariettes et entremêlé de couplets adressés aux grandes dames et aux prélats de l'assemblée (1).

Un lieu de réunion agréable était le concert de la comtesse d'Houdetot, où la voix de sa belle-sœur, sans grande étendue, mais menée avec goût, rendait avec succès les airs d'opéra d'*Atys* et de *Roland* chantés au clavecin (2).

Un moment les grandes maisons du dix-huitième siècle donnent ce qu'on appelle des *journées de campagne* où l'on héberge les invités pendant toute une journée, et où se rencontrent tous les plaisirs de la vie de château (3). Un moment les salons s'amuse à jouer les cafés, les femmes à prendre l'habit, à faire le rôle de maîtresses de café. On les voit, dans une lettre de M^{me} d'Épinay, en robe à l'anglaise, en tablier de mousseline, en fichu pointu, en petit chapeau, assises à une espèce de comptoir où se trouvent des oranges, des biscuits, des brochures, et tous les papiers publics. Autour du comptoir, de petites tables simulant les tables de café sont garnies de cartes, de jetons, d'échecs, de damiers, de trictracs. Sur la tablette de la cheminée on a mis en rang les liqueurs. La salle à manger est pareillement toute pleine de petites tables garnies d'une entrée relevée d'un entremets, soutenue par une

(1) *La Comtesse de Rochefort et ses Amis*, par Louis de Loménie, Paris, 1870.

(2) *Mémoires de Marmontel*, vol. III.

(3) *Mémoires secrets de d'Allonville*, vol. I.

poule au riz et un rôti placés sur le buffet. Les domestiques, dépouillés de leur livrée, sont vêtus de vestes et de bonnets blancs; chacun les appelle : garçons, tandis qu'ils servent le souper de cette comédie de salon qui fait fureur (1), à laquelle on invite comme pour un bal, qu'on fait suivre de musique, de pantomimes, et le plus souvent de proverbes improvisés dont le public doit deviner le mot. Quelle fête alors se passerait de proverbes? C'est la mode, succédant à la mode des bouts-rimés, qui fait travailler les imaginations de femmes. Mais toutes sont dépassées par M^{me} de Genlis et obligées de lui céder, du jour où, dans le salon de cette M^{me} de Crenay qui, en dépit de sa grosseur et de sa grandeur, raffolait de danse, elle organise le merveilleux quadrille des *proverbes*. Gardel, qui a pour programme : *Reculer pour mieux sauter*, en fait la plus jolie figure de contredanse. M^{me} de Lauzun danse avec M. de Belzunce, dans le costume le plus simple, ce qui veut dire : *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée*. M^{me} de Marigny figurant avec M. de Saint-Julien en nègre, et lui passant dans les figures son mouchoir sur le visage, est chargée de signifier : *A laver la tête d'un More on perd sa lessive*. Et les autres couples, la duchesse de Liancourt et le comte de Boulainvilliers, M^{me} de Genlis et le vicomte de Laval, sont aussi parlants (2).

De temps en temps dans tous les salons courait

(1) Mémoires de M^{me} d'Épinay, vol. III.

(2) Mémoires de M^{me} de Genlis, vol. II.

ainsi une mode nouvelle qui régnait, occupait les femmes, s'envolait. A la fureur de jouer des proverbes succédait dans les sociétés la passion des synonymes, passion qui devenait épidémique lors de l'apparition du livre de Roubaud (1), le manuel du genre, que M^{me} de Créqui annonce complaisamment dans ses lettres. Puis le succès de *Nina*, le succès du *Roi Lear*, représenté à la Comédie-Française, faisaient jeter de côté Roubaud et les synonymes; ce n'était plus dans les salons que compositions impromptues, noires histoires, petits romans lugubres, récits attendrissants débités par de jolies conteuses: le plaisir était de pleurer.

Un hiver, c'est une nouvelle distraction. On n'invite plus à des soupers dansants. On invite, quinze jours d'avance, à des soupers où l'on jouera à colin-maillard, à traîne-ballet; et le souper écourté par la hâte, les belles-mères établies à la table de whisk, commence ce jeu assez indigne de la femme et de la société du temps: le colin-maillard et les coups de mouchoir (2). — Puis vient le loto.

Au milieu des grands salons de noblesse qui restent ouverts à Paris pendant toute la fin du dix-huitième siècle, M. de Ségur cite le salon de M^{me} de Montesson, dont les ordonnateurs des fêtes étaient Dauberval et Carmontelle. Le désir de plaire de la maîtresse de maison, tous ses efforts pour s'attacher des amis et se faire pardonner une situation fausse,

(1) Nouveaux Synonymes français. Moutard, 1785.

(2) Adèle et Théodore, vol. II.

une magnificence à laquelle elle prenait soin d'ôter l'orgueil qui blesse et le faste qui écrase, un luxe qu'elle tempérerait par les simplicités de l'élégance et du bon goût, de mauvaises pièces de sa façon très-bien jouées et suivies d'un très-bon souper, — ces séductions, ces plaisirs attiraient un monde énorme dans le salon où le duc d'Orléans n'était que M. de Montesson. Et le goût des réceptions s'éteignant peu à peu, les grandes maisons si largement hospitalières se fermant l'une après l'autre ou se restreignant, les ambassadeurs ne recevant plus, cette maison de M^{me} de Montesson était un moment, sous Louis XVI, la grande maison de la capitale qui n'avait plus que les dîners du maréchal de Biron et les vendredis de la duchesse de la Vallière (1).

Dans le monde des grandes dames, il en était une que l'on ne rencontrait presque jamais chez elle, mais que l'on trouvait partout où allait le grand monde. Chez cette femme qui semblait, comme M^{me} de Graffigny l'a dit de la France, s'être échappée des mains de la nature lorsqu'il n'était encore entré dans sa composition que l'air et le feu, chez madame la duchesse de Chaulnes, l'âme, le cœur, le caractère, les sens, tout était esprit. Tout en elle venait de l'esprit et retournait à l'esprit. Entretiens, causeries, dissertations, sa parole n'avait que la langue de l'esprit et le thème de l'esprit. Enfant gâtée, enfant terrible de ce siècle où il fallait tant

(1) Souvenirs et portraits, par M. de Lévis.

d'esprit pour en avoir assez, elle en avait trop. Elle le jetait à toute volée, à l'étourdie, avec des boutades sonduines, des mots qui partaient ainsi qu'un coup de batte, des traits, des images, des portraits au vif, des facéties, un barbouillage effréné, du ridicule à draper le monde, des épithètes à tuer un homme, des comparaisons tirées on ne sait d'où, des caricatures qu'elle découpait comme au ciseau (1); et sans y songer, sans viser au rôle qu'allait prendre la maréchale de Luxembourg, son ironie violente, pleine de verve, faisait, dans les plus grands salons de la noblesse, une police des sottises et des bassesses pareille à celle que la raison de M^{me} Geoffrin faisait, dans la société, des défauts d'ordre et de bon sens (2).

Elle osait tout avec une insolence de duchesse. « A quoi cela est-il bon, un génie? » dit-elle un jour. Quand elle eut commis sa mésalliance, quand elle fut « la femme à Giac », comme on parlait devant elle d'une femme de qualité qui avait épousé un bourgeois : « Je ne le crois pas, dit-elle; on ne fait qu'une de ces folies en un siècle, et je l'ai déguignée. » Elle avait aussi bien le mot fin que le mot vif. Étonnée de l'insuffisance d'une femme qui avait désiré ardemment la voir, insuffisance qu'une amie de cette femme expliquait par la crainte de se trouver devant une personne de son esprit : « Ah! — fit

(1) Portraits intimes du dix-huitième siècle, par Edmond et Jules de Goncourt. Charpentier, 1877.

(2) Mélanges de M^{me} Necker, vol. III.

M^{me} de Cnaulnes, — cette crainte-là est la conscience des sots (1).» A l'aventure, c'est la devise de sa pensée et de sa vie ; sa conscience n'est qu'un premier mouvement, et Senac de Meilhan l'a peinte tout entière en comparant sa tête au char du soleil abandonné à Phaéton. Intelligence à la dérive et pleine de flammes, elle étonne toujours par l'éclat et l'imprévu. Son génie fou, le caprice de sa bouffonnerie, ses éclairs de raison, le dérèglement et la chaleur de ses idées, la fièvre de tout son être, le feu même de ses gestes et de son regard, animent la société ; et tous s'empressent autour de la duchesse au teint de cire, aux yeux d'aigle (2).

Au-dessous des salons de la noblesse venaient les salons de la finance. C'était d'abord le salon de ce patriarche de l'argent, tout chargé d'or et d'années, le vieux Samuel Bernard, — maison de bonne chère et de gros jeu où passait tout Paris, où le président Hénault, entrant dans le monde, rencontrait le comte de Verdun, grand janséniste et entreteneur de filles d'Opéra, le prince de Rohan, M^{me} de Montbazou, Desforts, le futur contrôleur général, M^{me} Martel, la beauté de Paris d'alors, le maréchal de Villeroy attiré par les beaux yeux de M^{me} de Sagonne, la fille de Bernard, et que l'on ménageait pour qu'il fermât les yeux sur la banqueroute de 32 millions que Bernard faisait sur la place de Lyon, Brossoré, qui devint secrétaire des commandements de la Reine,

(1) Mélanges de M^{me} de Necker, vol. II.

(2) Portraits et caractères, par Senac de Meilhan.

M^{me} de Maisons, sœur de la maréchale de Villars, Haute-Roche, conseiller au parlement, M^{me} Fontaine, fille de la Dancourt et maîtresse de Bernard (1).

Un autre salon dont parlent les *Mémoires d'un homme de qualité*, c'était le salon de Law. On s'y réunissait autour d'un souper égayé par l'enjouement de la maîtresse de la maison, et l'on y entendait jusqu'à minuit, jusqu'à l'heure des affaires, mille charmantes folies sortir de la bouche de l'homme portant la fortune d'un peuple et sentant le crédit de la France crouler sous lui.

A côté de ce salon brillait le salon de M^{me} de Pléneuf, cette femme faite, selon l'expression de Saint-Simon, « pour fendre la nue à l'opéra et y faire admirer la déesse. » A cette beauté M^{me} de Pléneuf joignait l'esprit, l'intrigue, et comme une grâce de domination. Son salon avait encore l'agrément de sa fille, de cette fille qui sera M^{me} de Prie, et que d'Argenson appelle « la fleur des pois du siècle » : air de nymphe, visage délicat, de jolies joues, des cheveux cendrés, des yeux un peu chinois, mais vifs et gais, l'attrayante personne possédait tout ce qu'on appelait alors « des je ne sais quoi qui enlèvent ». La musique était le grand plaisir de ce salon, et c'est de chez M^{me} de Pléneuf que sortira, patronnée par M^{me} de Prie, l'idée de ces concerts *degli Paganti* tenus chez Crozat et immortalisés par un des derniers coups de crayon de Watteau dans ce dessin, léger

(1) Mémoires de Hénault. La table de Bernard, d'après le témoignage de Barbier, coûtait par an, pour le diner seulement, 150,000 livres.

comme l'âme d'un air italien, qu'on voit au musée du Louvre (1); premiers grands concerts du siècle auxquels devaient succéder les fameux concerts de l'hôtel Lubert présidés par la fille du président, et courus par les personnes les plus qualifiées de France (2). — Et quelquefois la bonne compagnie de ce temps poussait jusqu'à Plaisance, jusqu'au beau château des Paris-Montmartel, où, après le dîner, une loterie de bijoux magnifiques versait les diamants dans le cercle des femmes (3).

L'argent a toujours été glorieux en France, et la tradition de Bullion servant à ses convives des médailles d'or se continue dans les hommes d'argent qui lui succèdent. Mais les traitants se façonnent dans le dix-huitième siècle; ils se forment aux délicatesses et aux raffinements du temps. Leur générosité se dépouille de grossièreté et de brutalité : elle vise à être bien élevée, galante, à avoir le bon air, elle prend une coquetterie et une modestie. Leur opulence n'éclate plus; elle n'est plus un soufflet donné aux gens : l'esprit lui vient ainsi que l'invention. Elle se pare de recherches, d'imaginations, d'une grâce, où le goût d'un caprice de femme semble

(1) Les trois virtuoses de ce concert représentés par Watteau étaient le flûtiste Antoine, le chanteur italien Paccini, la chanteuse d'Argenon Mathieu Marais nous apprend que M^{lle} d'Argenon, qui chantait d'une manière très-remarquable, était une nièce du peintre Lafosse qui habitait chez Crozat; c'était un concert de musique italienne établi par M^{me} de Prie, qui avait choisi soixante auditeurs qui devaient donner 400 livres par an.

(2) Notice sur les femmes illustres, 1769.

(3) L'Ami des femmes, 1758. Annotation manuscrite de Jamet.

se mêler à la folie d'un grand seigneur. Elle s'élève aux charmantes attentions, aux prodigieuses fantaisies de ce Bouret qui, ne pouvant faire manger à une femme, condamnée au régime du lait, un litron de petits pois, — une primeur de cent écus! — les faisait donner à sa vache!

De ce côté du monde, la finance, dans cet ordre de l'argent, éclate, en se voilant à peine, le désir, l'ambition, la fureur d'attirer les gens de qualité. Maîtres et maîtresses de maison ne reculent devant aucun effort, devant aucune peine, devant aucune dépense pour avoir cet honneur si disputé, si envié, l'honneur de recevoir un peu de la cour et quelques femmes nobles. C'est l'idée fixe, la préoccupation constante, souvent la ruine du financier et de la financière. Et comme ils jettent largement de leur opulence dans leurs appartements, dans leur mobilier, dans leurs cuisines, dans leurs fêtes, pour donner à la noblesse la tentation d'entrer chez eux, de s'y asseoir un moment, et d'y laisser tomber le bruit de ses titres qu'on ramasse pour le faire sonner! Que ne fait-on pas pour se rendre dignes de telles visites, pour frotter contre un vieux nom son argent neuf? Ce sont des soumissions, mille ambassades, c'est la liste de sa société qu'on soumet à l'homme ou à la femme de Versailles; c'est le choix qu'on lui laisse, c'est la permission qu'on lui donne d'amener ceux et celles qu'il désire : c'est la porte de son salon dont on lui donne la clef.

Le plus grand salon de finance du dix-huitième

siècle fut le salon de Grimod de la Reynière, « le premier souper de Paris », ainsi qu'on l'appelait (1). Née de Jarente et tenant par sa famille à une grande maison, M^{me} de la Reynière était désolée de n'être pas mariée à un homme de qualité, désolée d'être une financière à laquelle était défendue la présentation à la cour. S'il faut en croire le portrait qu'en a tracé M^{me} de Genlis sous le nom de M^{me} d'Oley dans *Adèle et Théodore*, elle ne pouvait entendre parler du Roi, de la Reine, de Versailles, d'un grand habit, de tout ce qui lui rappelait le monde où son or ne pouvait atteindre, sans éprouver des angoisses intérieures si violentes qu'elles échappaient au dehors : elle rompait aussitôt la conversation. Pour s'étourdir et se tromper, elle avait appelé Versailles chez elle. Une chère exquisite, des fêtes merveilleuses, un luxe qui par l'excès touchait à la majesté, avaient amené dans son hôtel les hommes et les femmes du plus haut parage, et elle était arrivée à avoir pour amies intimes la comtesse de Melfort et la comtesse de Tessé, pour monde habituel ce qu'il y avait de mieux nommé. De là bien des colères et bien des ingratitude autour d'elle, bien des jalousies encore

(1) « Avez-vous lu les Deux Éloges? — Ah! mon Dieu! le petit Cossé est mort, c'est une désolation! — M. de Clermont qui vient de perdre sa femme! — Hé bien! madame, et M. Chambonneau qui doit reprendre la sienne; mais c'est affreux! — A propos, on dit qu'on vient de nommer deux dames à M^{me} Elisabeth. Si je le sais! — Bon! ne voilà-t-il pas que je viens de me faire écrire chez M^{me} de Boucherolles! — *Soupeez-vous par hasard chez M^{me} de la Reynière?* » Telle était, d'après Walpole, la sténographie de la conversation du monde quintessencié de Paris, le 9 septembre 1775, à midi moins un quart.

excitées par sa beauté, par la magnificence de son train, par la suprême élégance de sa toilette, par la facilité si noble de son accueil. On exagéra les ridicules de cette financière délicate et vaporeuse qui se plaignait toujours de sa santé; et l'on oublia de voir la bonté, la charité, la bienfaisance qui rachetaient largement en elle les faiblesses et les petites vanités si durement humiliées par les sociétés, les soupers et les *cochonailles* de son fils (1). — Il semble qu'il y ait dans les richesses un degré qui les rend inexcusables, et où les vertus mêmes ne sont pas pardonnées.

En sortant du salon Grimod de la Reynière, l'on trouvait le salon Trudaine familièrement appelé « le salon du garçon philosophe », où deux grands dîners par semaine et un souper, tous les soirs, amenaient les ducs et les pairs, les ambassadeurs et les étrangers de distinction, la première noblesse, le simple gentilhomme, les gens de lettres, la robe, la finance, tout ce que Paris avait de nommé ou de connu. C'était l'endroit où se rassemblait en hommes la meilleure compagnie, et où l'on trouvait la conversation la plus solide aussi bien que la causerie la plus piquante. Cependant le complet agrément de ce monde était un peu empêché par la maîtresse de maison, M^{me} Trudaine, femme spirituelle, aimable, sensible,

(1) Mémoires d'un voyageur qui se repose, vol. II. — Mémoires de M^{me} de Genlis, vol. I. — *Nini*, le délicat mouleur de Chaumont, a fait, en 1769, du buste de Suzanne Jarente de la Reynière, le chef-d'œuvre de ses médailles en terre cuit.

mais qui jouait avec affectation le mépris pour les préjugés du siècle, et dont l'attention silencieuse, un peu dédaigneuse, laissait tomber autour d'elle une certaine froideur.

Au contraire, il y avait de l'aisance et de la bonhomie dans une maison célèbre par sa table, la plus somptueuse peut-être de Paris, et par ses concerts si recherchés. Cette maison, la maison de M. Laborde, était tenue par une femme vertueuse et raisonnable, plus sage que les autres financières, moins engouée de noblesse, accueillant avec politesse, mais sans empressement, les avances et les caresses des grandes dames, et se réservant dans ce salon où le monde passait un petit coin d'intimité, un petit cercle d'amis choisis (1).

Que de vie, que de bruit dans un autre salon, dont il reste aujourd'hui à peine un nom, le salon de M^{me} Dumoley ! un salon un peu à la façon de ces hôtels de la place Vendôme, de la place Royale, où l'on ajoutait sans le savoir des scènes si comiques à Turcaret, où l'on ne recevait pas les hommes sans dentelles arrivant à pied. M^{me} Dumoley était une personne occupée toute la semaine du nombre d'hommes qu'elle devait avoir à son lundi, et savourant d'avance les louanges sur la richesse de ses ameublements, le luxe de sa table, le goût de son

(1) Dans le monde de la finance Métra cite encore les fins dîners de M^{me} Herbert et de M^{me} Chanteclair, dîners que faisaient plus rares, en 1775, la résiliation de leurs baux de ferme et l'établissement des voitures publiques remplaçant les coches.

opulence. Réglant son accueil sur la fortune et la noblesse des gens, affichant les gens titrés, montant au plus extrême des airs de la cour, elle voulait bien trouver dans l'esprit d'un homme un prétexte à le recevoir quelquefois. Cette complaisance la sauvait un peu du ridicule. M^{me} Dumoley avait encore pour elle les restes d'un aimable visage, un agréable vernis de politesse, un joli petit esprit de femme qui parfois lui mettait la plume en main et lui faisait tracer un amusant croquis de « la figure en zigzag de l'abbé Delille » (1). Et le portrait de la financière sera fini quand nous aurons ajouté avec la méchanceté d'un contemporain : « Elle ne fait point entrer l'amour dans ses moyens de bonheur. Acceptant à la campagne, en voyage, aux eaux, de petits soins offerts sans aucuns frais de sentiment et payés par elle en sentiments presque purs, elle ne serait capable de descendre à des complaisances un peu marquées que pour un homme titré (2). »

Mais le salon de finance où le monde trouvait les plus vives distractions, les fêtes les plus animées, un spectacle continu, était la maison de M. de la Popelinière à Passy, où Gossec et Gaïffre conduisaient les concerts, où Deshayes, le maître de ballets de la Co-

(1) Correspondance de Grimm, vol. XI.

(2) Galerie des dames françaises. *Félicie*. — Il y a un joli portrait de M^{me} Lecoulteux de Moley, gravé par Augustin de Saint-Aubin en 1776, d'après un dessin de Cochin. Le même Cochin a dessiné un portrait de l'ancienne chanteuse en tête d'un recueil de morceaux de musique, où son joli profil est enfermé dans un médaillon appuyé contre un fort-piano au-dessous duquel des Amours déchiffrent de la musique et jouent du violon et du basson. Ce dernier portrait a été gravé par Nicolle.

médie-Italienne, réglait les divertissements; maison pareille à un théâtre avec sa scène machinée comme un petit Opéra et ses corridors remplis d'artistes, d'hommes de lettres, de virtuoses, de danseuses qui y mangeaient, couchaient, logeaient comme dans un hôtel garni d'habitude; maison hospitalière à tous les arts, pleine du bruit de tous les talents, vestibule de l'Opéra, où descendaient tous les violons, les chanteurs et les chanteuses d'Italie, où les danses, les chants, les symphonies, le ramage des petits et des grands airs, ne cessaient pas du matin au soir! Ce n'était point assez que les jours de spectacle, et ces grandes réceptions du mardi où venaient d'Olivét, Rameau, M^{me} Riccoboni, Vaucanson, le poète Bertin, Vanloo et sa femme, la chanteuse à la voix de rossignol; la maison avait encore ses dimanches où Paris arrivait dès le matin, pour la messe en musique de Gossec, arrivait plus tard pour le grand dîner, arrivait à cinq heures pour le couvert dans la grande galerie, arrivait à neuf heures pour le souper, arrivait après neuf heures pour la petite musique particulière où jouait Mondonville.

Une femme donnait le mouvement à toutes ces fêtes, une femme rare et charmante, M^{me} de la Popelinière. A la beauté et à la grâce de la beauté, elle joignait l'esprit, la verve d'imagination et de parole, la délicatesse, la finesse, un goût exquis des choses de l'art et de la littérature, le naturel du ton et la simplicité de l'âme. Fille d'une comédienne, la Dancourt, et d'abord maîtresse du financier qui lui

avait promis le mariage et se dérobaient tout doucement à sa promesse, elle avait été conter son chagrin à M^{me} de Tencin. « Il vous épousera, j'en fais mon affaire, » lui avait dit M^{me} de Tencin, et elle n'avait rien trouvé de mieux que de travailler sourdement les scrupules religieux du vieux Fleury; en sorte qu'au rembaillage des fermes, Fleury faisait à la Popelinière une condition d'épouser sa maîtresse. La petite Dancourt se trouva être, une fois mariée, une maîtresse de salon admirable. Elle racheta son passé en l'oubliant, sans mettre de l'orgueil sur cet oubli; elle chercha à plaire, et elle y parvint si bien, elle fut si bien adoptée par la mode, que peu à peu, sans y songer, elle fut portée naturellement dans un monde où le financier ne pouvait la suivre, dans des soupers où il n'était pas invité. Il voulut la retenir, la retirer de ces grandes relations qui le rendaient jaloux; car, en la voyant si courtisée, il avait repris de l'amour pour elle. Elle traita ces prétentions de tyrannie capricieuse, d'esclavage humiliant; et bientôt arrivait la découverte de la liaison avec Richelieu que suivait la séparation des époux. Mais déjà, elle était malade du mal qui devait la tuer, et sur lequel elle semble mettre la main pour le faire taire quand elle écrit à Richelieu. Un cancer emportait la pauvre femme.

Cette mort n'assombrissait qu'un moment la maison de la Popelinière, bientôt remarié avec la jolie M^{lle} de Mondran, qu'il épousait sur la réputation de ses talents. Mais ce n'était plus M^{me} de la Popelinière.

Malgré tous ses talents, son esprit, son art de grande comédienne, la nouvelle maîtresse du salon de la Popelinière n'avait plus la grâce attachante, attirante de celle qui l'avait précédée. Le monde affluait toujours ; mais il n'accourait plus que par curiosité pour les fêtes et la magnificence de l'hôte (1).

(1) *Mémoires de M^{me} de Genlis, vol. I. — Mémoires de Marivaux, vol. I.*